

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 23 (1920-1921)

Artikel: Quelques livres
Autor: Elder, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749668>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUELQUES LIVRES

Je viens d'avoir, il y a peu de temps, une conversation avec un professeur de Berne. Esprit averti, distingué et fin, très au fait de la littérature française contemporaine, il m'a laissé voir combien l'optique change au delà des frontières. A Paris nous sommes au centre de la production littéraire, mettons, si vous voulez, à la cuisine. Nous recueillons l'œuvre, mais nous savons de quel fourneau elle sort, quel chef l'a mitonné, ragouté, troussé, à quel marmiton elle doit un coup de feu, enfin quelle corporation la prône. C'est là une force et c'est une faiblesse. Trop muni contre les enthousiasmes faciles, on perd la faculté juvénile d'admirer. Cent cohues s'agitent vantant leurs produits et choquant les casseroles autour du maître-queux. Chacune cherche à bouter sa bannière devant l'autre, à étouffer la huée des concurrents. On regarde le carnaval, oubliant le nom des groupes et ne gardant que le souvenir de quelque heureux déguisement.

A distance, il n'y a plus de parade. L'œuvre vient seule dans sa nudité sans fard. Certaines, parce qu'elles touchent un public spécial ou sont portées par un éditeur habile, vont plus loin. Elles plaisent, se répandent, s'installent. Le gros est resté en route. On juge sur l'avant-garde qui a passé. L'opinion est tôt faite et ne sera point démentie. On dit: En France le scepticisme est mort; il y a une renaissance mystique; voici du spiritualisme...

Mais voilà! Sur place on distingue encore pas mal de sceptiques, pas mal de naturalistes, et des mécréants et des gens de foi, et des mandarins ciseleurs de riens, et des énergumènes brailards, des rêveurs, des gobe-écus, des unanimistes, simultanistes, cubistes, dadaïstes, etc. etc. . . . Péguy, orateur aphone, avait eu l'heureuse fortune de propager fort avant ses *Cahiers de la Quinzaine*, grâce à l'Université. On put croire qu'il représentait l'esprit nouveau, parce qu'il était en sentinelle. Il n'était qu'un effort dans le faisceau des efforts. Partout et toujours la jeunesse réagit contre les idées et les formes d'art en usage, simplement parce qu'elle est la jeunesse, c'est-à-dire la vie qui fermente.

Il est commode de classer pour présenter un tableau de la littérature contemporaine. On étiquette des cases, on y range les auteurs. Chacun a son nom, sa place, sa cote. Travail d'écolâtre

qui mène à ces systèmes boiteux où on emprisonne la vie tant bien que mal ! Une époque vit d'un certain nombre d'idées et de formes artistiques qui empiètent les unes sur les autres, se chevauchent, se compénètrent. Quelques traits essentiels la caractérisent comme une certaine coupe pour la mode des femmes.

Vous placez Jules Romains et Duhamel à la tête du groupe Unanimistes ? Mais ce qu'ils ont écrit de meilleur relève tout simplement de l'art réaliste, de l'art qui transpose, en arrangements bien proportionnés, l'observation de l'esprit et du cœur. Je dirai la même chose de Carco, de Salmon, de Mac Orlan. Il paraît que le premier serait un Fantaisiste, le second un Cubiste, le troisième un Humoriste ! Justes dieux ! c'est à s'y perdre ! et il n'y a guère que les critiques de profession qui s'y retrouvent et vous débitent cette pharmacopée littéraire pesée à l'once et au grain.

Apollinaire les a inquiétés ; cherchant par où le prendre, et tout ébloui par ce qu'ils y croyaient voir d'étrange, ils l'ont fait Capitaine Cubiste. C'est tout bonnement un poète exquis, subtil et malin, disons même finaud. Il possède le rythme, la musique, de la sensibilité et ce raffinement moderne, inquiet, toujours en quête d'un choc nouveau, satisfait d'artifices, amusé de bégaiements, d'obscurités et de pirouettes. Il possède aussi le sens du public, bayeur aux corneilles qui attend toujours qu'on marche sur les mains.

En résumé tous ces groupes et d'autres — *Crapouillot, Abbaye, Vers et prose, Nouvelle Revue Française* . . . — se distinguent par des nuances, mais se rejoignent dans le talent. Il n'est pas si commun et se manifeste beaucoup plus souvent à la page que dans une œuvre véritable. Beaucoup d'impuissance sous beaucoup de singularité. Le ferment est bon tout de même : il fait lever la pâte.

* * *

C'est toujours, autant que possible, du point de vue du talent que j'essaie de juger un livre. Avoir du talent, ce n'est point forcément ennuyer. Il est difficile de conter une histoire, et à la faveur de son récit l'auteur se révèle. Vous avez une aventure et un homme.

M. Gaston Chérau m'est toujours apparu comme un romancier de premier ordre : il fait vivant. *Champi-Tortu* (Flammarion édit. est une histoire navrante, celle d'un malheureux enfant chétif, bossu,

le, souffle court, le sang pauvre mais le cœur riche de tendresse, de frémissement. Il souffre en famille, dans la bourgeoisie âpre et cruelle dont il est issu; il souffre au collège surtout, dans cette humanité en raccourci où la férocité naturelle de l'homme, point encore masquée par l'heureux mensonge de la politesse sociale, se donne libre carrière. Le roman est très pathétique et mordant par sa vérité sans grandiloquence. Les personnages bien dessinés, vus de l'extérieur, mais avec cette pénétration qui les dévoile, sont tout de suite familiers. Le récit, tout objectif, marche largement, avec art; et l'on sent, tout au travers, les sentiments, l'amour et les dégoûts de l'auteur.

Je me plais ici à vous recommander les autres romans de M. Gaston Chérau: *La prison de verre*, *L'oiseau de proie*, *Le remous*. Ce sont des œuvres entraînantes, fortes, solides. Je crois que vous ne les lirez pas sans joie, bien que je sache le danger qu'il y a à présenter un livre. Les goûts sont divers, le beau vaguement saisissable: tel admire un ouvrage qui ne touchera pas son ami. J'en faisais réflexion en lisant *Le livre de Goha le simple* (Calmann-Lévy éd.) préfacé à grand orchestre par Octave Mirbeau.

Je me disais: défions-nous des admirations séniles des grands hommes! Octave Mirbeau a été mieux inspiré quand il nous a révélé Marguerite Audoux dont le livre, *Marie-Claire*, est une perfection de mesure, de simplicité, de vérité tranquille et d'émotion contenue. Le roman de MM. Adès et Josipovici ne brille pas par cette harmonie équilibrée. Il a des longueurs, des piétinements, une composition lâchée. Son vrai mérite, et il est grand, est de nous apprendre l'orient, crasseux, magnifique, crédule, sage, doux et cruel, et dormant sa vie chaude dans une bestialité spirituelle. Sans doute ce côté réaliste, que nous estimons vrai, avait séduit Octave Mirbeau. Mais l'art étant mensonge, — mensonge d'une déformation, — c'est la vision des auteurs, au fond, et non la réalité, que nous apprécions ici. Pierre Loti, prétend-t-on, est plein d'erreurs. Que m'importe! Le monde poétique qu'il a créé me comble de joie esthétique, je n'en demande pas davantage.

Dans *Un cœur vierge* (Flammarion éd.) de M. Eugène Montfort, se dissimule une poésie de conte bleu qui n'apparaît pas au premier abord. L'aventure se déroule dans une des îles bretonnes qui ferment la baie de Quiberon: Honat. C'est un amas de sables

convulsés, défendu par des avances rocheuses du côté de l'océan. Tout autour la mer est d'émeraude sur fond d'ambre. Au creux des plages, dans l'Est, croissent, parmi le jonc, des touffes de lys qui embaument. Le village, comme dans toutes les îles, est tassé dans un ravin. Il est compact, tortueux, mi-vendéen, mi-breton, non pas sale mais en désordre. L'église menue domine, fraîche, propre, virginale et naïve. La vie est empreinte de paix ménagère, saine, calme, et pour tout dire: patriarcale.

Le héros de M. Eugène Montfort, peintre que la curiosité a poussé dans l'île, y découvre une adolescente à demi-sauvage, fille d'un noble ruiné retiré du monde. Vous voyez l'idylle! Elle est chaste, sentimentale, éperdue, secrète, agrandie par le cadre océanien. Elle sombre dans une catastrophe un peu surprenante pour un homme de mer, comme, au reste, pour qui connaît l'île, l'affabulation paraît suspecte. Mais, je le répète, c'est un conte, et l'œuvre en a la grâce, le charme, la fantaisie.

M. Alfred Machard s'est spécialisé dans „les gosses“. M. Poulbot travaillant au même rayon, par bonheur avec le crayon, ils devaient nécessairement s'associer: l'union fait la force. S'il se répète, il n'en est pas moins certain que M. Alfred Machard déploie beaucoup de talent et d'esprit dans ses répétitions. Le court roman intitulé *Les cent gosses* (Flammarion éd.) est plein d'art, d'un style vigoureux, sobre et d'une tendresse désenchantée.

M. Charles Foley est un romancier fécond, imaginatif et qui plaît. Au théâtre, collaborant avec M. André de Lorde, il a connu des succès dans le drame du Grand Guignol. Son dernier roman, *Pernette en escapade* (Flammarion éd.) roule tout entier sur un quiproquo de vaudeville. Une jeune fille essaie les costumes d'un bachelier dont elle doit tenir le rôle dans une comédie de salon, lorsqu'un inconnu la surprend. Soit crainte du ridicule, soit désir de s'amuser, Pernette se présente sous le nom de M. Pernet. On voit la suite: Ce pseudo-garçon, entraîné dans des aventures, dérobe de plus en plus malaisément son sexe jusqu'au jour où la révélation permet à Gérard, qui avait flairé la duperie, de déclarer son amour et d'épouser la demoiselle.

On néglige trop, à l'accoutumée, les monographies légères comme celle que M. Martin-Ginouvier vient de publier à Paris, chez l'éditeur Edouard Champion, sur *Piarron de Chamousset*,

fondateur de la poste de ville sous Louis XV. Elles sont instructives, justes et propres à suggérer les plus sages méditations. Elles rectifient la légende qui attribue généralement les honneurs d'une invention, non à l'auteur authentique, mais à celui qui l'exploite. Elles démontrent une fois de plus la sottise des hommes toujours et systématiquement ligués contre le novateur qui s'efforce d'améliorer la vie matérielle, leur mépris incurable des bienfaiteurs, leur immense ingratitude. Enfin elles retournent singulièrement l'histoire orthodoxe, montrant l'envers, c'est-à-dire des vérités humbles et encore précaires mais qui, par comparaison, font de l'endroit plus ou moins un tissu d'erreurs et de mensonges traditionnels.

Ces réflexions m'amènent à citer les ouvrages du vicomte Georges d'Avenel. En maints volumes, sous les titres les plus variés, il a écrit l'histoire statistique de la vie française depuis sept cents ans. Savoir combien de fourchettes possédait Louis XIII., si Montaigne mangeait avec ses doigts, le loyer d'une ribaude au Moyen-Age ou le nombre de chaises-perçées prévues pour Versailles n'est pas risible. De ces minuscules et laborieuses recherches qui dévoilent lentement le foyer inconnu de nos ancêtres, la vie de la cité, du peuple, de la maison, se dégage mieux qu'une satisfaction pour la curiosité : un enseignement sur l'homme.

Il a vécu des siècles dans l'obscurité, le froid, la crasse, avec grandeur quand il était fort, avec faste quand il était riche. L'accroissement même de la richesse ne détermina point l'avancement de la commodité : on chercha d'abord à briller. Le bien-être n'a sollicité que très tardivement les nations ; il date, à proprement parler, de nos jours. Devenu une habitude, il se transmet, se poursuit comme une habitude. Mais il ne faut pas oublier que tout ce dont nous usons couramment aujourd'hui — souliers, assiettes, routes, chauffage, lumière . . . — a été une conquête lente, pénible, et que cette conquête — notre vie présente — semble avoir si peu intéressé l'humanité qu'elle a oublié jusqu'aux noms des conquérants, jusqu'aux dates des victoires.

Rien de matériel n'a jamais passionné les peuples. Ils ne se sont rués qu'à l'idéal, cherchant le beau avant l'utile. La foi, les rêves, l'idée, l'orgueil, la domination, joies de l'esprit toujours, les font agir. Ils conservent la mémoire de leurs bourreaux parce que ceux-ci leur ont fait étreindre un idéal. Louis XIV c'est la vanité,

Napoléon la gloire, Pierre l'Ermite ou Louis IX la croyance. Peu importe la souffrance, les désastres, l'hécatombe ! Les „besoins“ ne sont pas impérieux, primordiaux. L'homme n'en a qu'un seul inapaisable : saisir ses aspirations.

Voilà quelques conclusions de l'histoire privée du vicomte d'Avenel. En outre ses livres éclairent d'un jour singulier la chimère moderne, cette égalité des jouissances que des partis politiques poursuivent avec plus de générosité que de science, plus de rouerie que de foi. „L'histoire des comptes de ménage“ des grands et des petits contient de parfaites leçons et son utilité ne saurait être mise en doute au regard des romans royaux, aventureux et meurtriers.

L'Intervention décisive (Les Gémeaux éd.) de M. Paul-Yves Sébillot est encore de l'histoire, fraîche et, si j'ose dire, levée sur place. Par là elle comporte sans doute une part d'erreur involontaire que réduiront les contrôles de l'avenir. L'intervention américaine dans la guerre fut décisive, affirme l'auteur, et il le prouve. Non par de faciles pathos sur les chevaliers du Droit, de la Justice, ou en collationnant les dithyrambes congratulatoires des présidents, ambassadeurs, généraux, missionnaires, mais par les faits, les chiffres. Les ports, les entrepôts, les camps, les fabrications militaires, la production agricole, la finance, tout l'effort matériel est dénombré dans ce livre, si bien qu'on est émerveillé des miracles que peuvent faire les peuples, si paresseux à se conserver, pour se détruire.

M. Maurice d'Hartoy, lui, nous conte des anecdotes de guerre, au reste avec une simplicité louable et le noble souci d'ajouter à la gloire de son pays. Il intitule son livre : *Des cris dans la tempête* (Perrin éd.) et nous prévient que „lorsqu'on crie c'est comme lorsqu'on tombe : on ne tombe jamais bien, on crie toujours mal“. Encore que cette assertion soit douteuse, car il y a de belles chutes, des cris déchirants, je me plais à reconnaître que M. d'Hartoy n'a pas mal crié, seulement d'une façon un peu trop timide et raisonnable. Le propre du cri, surtout dans la tempête, est d'être désordonné, fulgurant, pathétique.

La chanteuse, par M. René Bonnamy (Figuière éd.), n'est qu'une nouvelle qui, par le sujet et l'écriture, a un certain air de jeunesse. J'entends par là que l'auteur y semble à ses débuts. L'histoire est simple, naïve, un peu romance, mais non sans tendresse. Un adolescent, élevé dans l'ombre bénite des tours de Chartres,

s'éprend de la „chanteuse à voix“ du café-concert. L'idylle est brève, langoureuse, cachée. Mais comme il s'attache avec toute la force d'un cœur mystique, elle trouve la force de s'évader, rompant l'intrigue pour sauver l'avenir du jeune homme. Il attend, il espère; puis retourne à ses prières, dolent, meurtri, à peine moins chaste.

Dans les *Complaintes* de M. Charles de Saint-Cyr (La Renaissance du livre) passe de même un souffle chrétien. Mais là nous atteignons les hauteurs de la foi et aussi les troubles d'une âme qui raisonne. Les vers sont moins d'un poète que d'un lettré, d'un ami du beau langage. On n'y trouve ni fougue, ni envolée, ni fantasmagorie d'images; mais de la tenue, de la mesure, une musique un peu sèche et bien carrée. L'auteur fait penser à Sully-Prudhomme, à la fois par sa manière et par sa sensibilité. Il en montre une un peu triste et sobre. J'aime infiniment mieux que les poèmes „l'offrande“ liminaire adressée à son frère Adrien mort à la guerre. C'est une prose simple, noble dans son tour, agréable dans son rythme. M. Charles de Saint-Cyr médite douloureusement sur la perte du soldat aimé, révélant par anecdotes sa vie héroïque, sa belle mort, le déchirement des siens. Tout, dans ce récit, est pur, émouvant, sans effets, sans recherches. Une grande pitié, une grande beauté d'acceptation dominant ces pages qui, maintes fois, vous amènent soudain une poussée de larmes sèches sous les paupières.

Madame Amélie Murat, par contre, est véritablement un poète. Ses *Bucoliques d'Eté* (La Renaissance du livre) portent en elles la sonorité des bois, l'odeur de la terre, les mirages du ciel et cette jouissance, que l'on nomme païenne, qu'il y a dans l'étroite communion avec la nature. Son vers est classique et marche à pas réguliers. Mais, dans sa strophe, le poète sait balancer le rythme. Il a l'image facile, fraîche, jolie. Le choix de ses mots est pesé, l'épithète souvent heureuse. C'est une chanson, mon Dieu, je le veux bien, sur des airs connus, mais qui n'est pas celle de tout le monde. Et il n'est déjà pas si commun d'avoir une vision propre et un cœur qui parle sans artifices.

Les *Accords et Préludes* (Figuière éd.) de M. Léty-Courbière n'ont point tant de mérites. Ce sont des vers où il est généralement parlé d'amour, de baisers, de tresses blondes, de parc propice

aux amants, de douleur . . . Thèmes éternels de quoi l'on peut toujours tirer des accents pathétiques à condition d'y mettre la passion et la détresse qui font, de toute éternité, déraisonner les hommes. Mais M. Léty-Courbière n'a trouvé là que sujets à développer des strophes variées, sans émotion, sans ardeur, et dont on ne saurait guère louer que la facilité.

Avant de quitter la littérature, je vous signale un livre de MM. Max et Alex Fischer, *Pour les amants, pour les époux, pour tout le monde* (Flammarion éd.), très cocassement illustré par M. Lucien Métivet. Il est amusant, spirituel, qualités rares. C'est une bonne heure de distraction pour les jours sombres.

Et pour finir sur une note pratique fort de saison, voici trois brochures de M. Maréchal, éditées à Bruxelles: *Les lectures de la Fermière, La fabrication des savons par les ménagères, Comment se nourrir et se chauffer en temps de disette*. Vous trouverez là maints conseils utiles, scientifiques, sur l'alimentation, la basse-cour, les conserves et généralement sur tout ce qui peut alléger la dure vie de nos foyers pacifiés.

BOULOGNE sur Seine

MARC ELDER



LIEBESLIED

Von F. W. WAGNER

Immer

Wenn es still ist unter den Sternen,
Sage ich deinen Namen.

Dann blüht ein Licht in die Nacht,
Dann weiss ich wieder, wohin ich gehe,
Und bin nicht mehr müde.

Dann singt mein Blut,
Immer
Von dir.

